

## Études littéraires africaines



MONENEMBO Tierno, *L'ainé des orphelins*, DIOP Boubacar Boris, *Murambi, le livre des ossements* et TADJO Véronique, *L'ombre d'Imana. Voyages jusqu'au bout du Rwanda*

Florence Paravy

Number 10, 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041942ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041942ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paravy, F. (2000). Review of [MONENEMBO Tierno, *L'ainé des orphelins*, DIOP Boubacar Boris, *Murambi, le livre des ossements* et TADJO Véronique, *L'ombre d'Imana. Voyages jusqu'au bout du Rwanda*]. *Études littéraires africaines*, (10), 53–56. <https://doi.org/10.7202/1041942ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**é**rudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

de G. Bachelard et de G. Durand, Florence Paravy propose, dans les deux derniers chapitres de son ouvrage, une série d'analyses sur l'imaginaire de la matière (terre/eau/feu/air) et de l'espace (orienté/désorienté) à travers quelques œuvres majeures de ces deux décennies. Notons entre autres une judicieuse analyse sur l'imaginaire solaire.

La très grande rigueur méthodologique de l'auteure nous permet de bénéficier d'une bibliographie extrêmement précise sur la question traitée dans cet ouvrage. Outre ses grandes compétences théoriques, Florence Paravy propose des aperçus critiques remarquables sur quelques-unes des grandes œuvres parues dans cette période charnière du roman africain.

■ Xavier GARNIER

#### RWANDA

■ MONENEMBO TIERNO, *L'AÎNÉ DES ORPHELINS*, DIOP BOUBACAR BORIS<sup>1</sup>, *MURAMBI, LE LIVRE DES OSSEMENTS* ET TADJO VÉRONIQUE, *L'OMBRE D'IMANA. VOYAGES JUSQU'AU BOUT DU RWANDA*

Depuis 1998, douze artistes (dix écrivains, un cinéaste et un plasticien, voir bibliographie à la fin) ont été invités en résidence à Kigali, dans le cadre du projet *"Rwanda : Ecrire par devoir de mémoire"*, initié par le festival annuel Fest' Africa de Lille. Les rencontres de Kigali et Butare, organisées du 27 mai au 5 juin 2000 ont clos ce travail collectif en rassemblant autour de ces douze créateurs de nombreux écrivains, universitaires, et témoins du génocide. Elles ont notamment permis d'aborder les problèmes essentiels qui se posent à l'écrivain face à la monstruosité de ces événements : en quoi consistent tout d'abord son rôle et sa responsabilité vis-à-vis de l'Histoire ? Mais une fois cette responsabilité affirmée, est-il vraiment possible de dire le génocide, ou même de le concevoir ? Quels mots peuvent donc rendre compte de cette abomination sans nom ? La question même de la fiction se pose, en termes de droit moral, comme si l'invention devenait ici une insulte à la mémoire de tous ceux qui sont morts. A toutes ces interrogations, trois ouvrages apportent des réponses certes diverses, mais qui en bien des points témoignent d'une même réflexion et d'une expérience commune.

Expérience vécue, à la fois individuelle et collective, car il a fallu, pour écrire, se rendre sur les lieux et découvrir les traces du passé par le regard et l'écoute. Or d'un texte à l'autre, on retrouve certains éléments obsédants, certains faits privilégiés qui, parce qu'ils semblent apporter une

<sup>1</sup> Notons que B.B. Diop avait déjà longuement évoqué le génocide rwandais, mais sous le forme travestie du conte, dans *Le cavalier et son ombre* (Stock, Paris, 1997).

touche finale à l'horreur, un au-delà même de l'horreur, ont sans doute profondément frappé la mémoire et l'imaginaire des auteurs. Ainsi en est-il des massacres des paroisses de Nyamata et Ntarama, devenues aujourd'hui des lieux de mémoire où sont exposés par milliers à l'air libre les ossements des victimes, et non loin desquels on peut voir la tombe de Tonia Locatelli, assassinée peu avant le génocide pour avoir tenté d'alerter l'opinion internationale. Sans doute n'est-ce pas un hasard non plus si B.B. Diop et V. Tadjó évoquent tous deux longuement l'image atroce de cette femme empalée sur un pieu, qu'ils ont vue à Nyamata, celle des chiens buvant des flaques de sang au milieu des cadavres, ou celle, inconcevable, des victimes monnayant auprès des bourreaux le "privilege" d'être tuées d'un coup de feu, et non à la machette. Dans un autre registre, les trois œuvres témoignent aussi de l'étonnement profond, frôlant l'incompréhension, qui s'empare du visiteur étranger lorsqu'il découvre que la vie a repris à Kigali et que les massacres n'ont laissé sur les lieux aucune trace matérielle, devenant ainsi littéralement inimaginables.

Les choix d'écriture sont cependant fort différents. Face à l'extrême difficulté du projet, T. Monenembo peut donner l'impression d'avoir quelque peu contourné l'obstacle. Certes, l'atrocité du génocide n'est pas éludée, elle est au cœur du destin du héros, et le récit revient à plusieurs reprises sur les scènes de massacres. Cependant, le propos semble avoir été en partie décentré et pourrait apparaître comme une nouvelle variante d'un vieux topos romanesque : les aventures d'un enfant des rues. Or, si dans *Cinéma* la désinvolture un peu cynique du narrateur-enfant donnait au récit une tonalité plutôt humoristique, elle introduit ici une distanciation qui peut mettre le lecteur mal à l'aise. L'auteur pose pourtant, à travers l'histoire de son héros, des problèmes essentiels pour le Rwanda d'aujourd'hui : il montre que la violence du génocide, inscrite en profondeur dans la mémoire collective, se lit maintenant dans la lutte que la parole doit mener sans relâche contre la tentation du silence et du refoulement. Il dit aussi la tragédie d'un peuple dont les orphelins sont porteurs d'une nouvelle violence et sont, comme l'écrit V. Tadjó, "la blessure qui pourrait faire mourir encore une fois le pays", "les plaies ouvertes de la mémoire, le mal qui suppure" (p. 100).

Mais B.B. Diop et V. Tadjó ont choisi d'autres voies pour dire le génocide et remplir leur "devoir de mémoire". On sent tout d'abord chez eux une volonté marquée de donner à leur œuvre une dimension documentaire, étroitement mêlée à l'élaboration de la fiction. Il y aurait notamment beaucoup à dire sur le travail de V. Tadjó, exemplaire du point de vue des rapports entre fiction et réalité dans la mesure où elle entremêle toutes sortes de textes (observations de l'écrivain à Kigali, transcriptions de témoignages, pures fictions, etc), dont certains cultivent précisément cette ambiguïté. Mais au-delà de l'aspect documentaire, les deux auteurs mènent toute une réflexion sur le sens, les origines et les conséquences du

génocide et interrogent le passé - pré-colonial, colonial et post-colonial -, en quête d'une explication. Ils dévoilent le rôle des anciennes puissances colonisatrices (Belgique et France) et plus généralement de la communauté internationale. Ils posent, en évoquant le rôle de chaque acteur individuel ou collectif, le problème très épineux de la culpabilité et montrent que celle-ci s'établit selon un continuum d'autant plus nuancé et complexe que la stratégie des décideurs reposait sur un principe et une politique extrêmement efficaces d'implication de toute la population hutue, ce que B.B. Diop appelle "le second génocide, par la destruction des âmes" (p. 144). L'existence de nombreuses familles "mixtes" (hutu / tutsi) rend aussi le problème encore plus ardu, ce que B.B. Diop semble résumer dans son héros Cornélius, de père hutu et de mère tutsi, fils de bourreau par l'un, fils de victime par l'autre, le "Rwandais idéal : à la fois victime et coupable" (p. 103). Car la question essentielle qui se pose aujourd'hui au pays est bien celle de la coexistence des uns et des autres, la gestion de cet espace où chaque jour les rescapés peuvent croiser les assassins et parfois créer de nouveaux liens. Si la nécessité de rendre la justice et châtier les coupables est maintes fois soulignée, les deux auteurs montrent aussi à quel point la tâche est malaisée et le châtiment bien difficile à combiner avec la cohabitation et une éventuelle réconciliation.

Mais ce qu'ils disent aussi, c'est la situation paradoxale de l'écrivain, pris entre la nécessité absolue de porter témoignage en espérant faire œuvre utile pour l'avenir, et l'impossibilité de dire ou même de concevoir ce qui, dans le génocide, échappe à toute dimension humaine. A la fin de son roman B.B. Diop développe ainsi l'idée que le génocide ne peut que rester "une énigme", en aucun cas "une histoire comme les autres, avec un début et une fin, entre lesquels se déroulent des événements plus ou moins ordinaires." (pp. 225-226). Cette impossibilité à envisager aussi bien une linéarité qu'une causalité ou une globalité intelligibles, les deux œuvres semblent la traduire par la fragmentation du récit, la diversification des voix narratives et des points de vue (y compris celui des bourreaux) et, chez Véronique Tadjo, le recours à des textes de natures très différentes. Il semble ainsi possible de donner à voir tel ou tel aspect du génocide, de raconter telle ou telle scène atroce, mais en aucun cas d'embrasser en un récit unique la totalité de ces événements, non réductibles à la logique ordinaire des faits.

Enfin, ce qui semble porter malgré tout les trois écrivains jusqu'au bout de leur œuvre, au-delà de ce retour terrible sur les scènes du crime, c'est le désir de délivrer un message d'espoir, un appel à la vie et à la reconstruction, non seulement du pays, mais des consciences déchirées, comme en témoignent par exemple les dernières lignes des trois œuvres. C'est en effet là encore ce qui s'impose à l'écrivain comme une implacable nécessité, même si au regard de l'histoire et de la situation du pays, cela peut, hélas, apparaître comme un vœu pieux, ou du moins un idéal bien éloigné.

**Rwanda : Ecrire par devoir de mémoire****Bibliographie**

- DIOP, Boubacar Boris, *Murambi, le livre des ossements*, Stock, Paris, 2000.
- DJEDANOUM, Nocky, *Nyamirambo !* Ed. Le Figuier, Bamako et Fest'Africa éditions, Lille, 2000.
- ILBOUDO, Monique, *Murekatete*, Ed. Le Figuier, Bamako et Fest'Africa éditions, Lille, 2000.
- KAYIMAHE, Vénuste, *France-Rwanda, les coulisses du génocide*.
- LAMKO, Koulsy, *La phalène des collines*, Ed. Kuljaama, Centre universitaire des Arts, Butare, Rwanda, 2000.
- MONENEMBO, Tierno, *L'ainé des orphelins*, Seuil, Paris, 2000.
- MUKAGASANA, Yolande, *N'aie pas peur de savoir. Rwanda : une rescapée tutsie raconte*, Lafont, Paris, 1999, rééd. J'ai lu, Paris, 2000.
- RURANGWA, VIANNEY Jean-Marie, *Le génocide des Tutsis expliqué à un étranger*, Ed. Le Figuier, Bamako et Fest'Africa éditions, Lille, 2000.
- TADJO, Véronique, *L'ombre d'Imana. Voyages jusqu'au bout du Rwanda*, Actes Sud, Paris, 2000.
- WABERI, Abdourahman A., *Terminus*, Le Serpent à plumes, Paris, 2000.

**VU D'ITALIE**

*Les études contemporaines consacrées en Italie (et parfois en italien) aux littératures d'Afrique noire permettent de mesurer leur portée actuelle dans les pays européens à travers notamment les études et les traductions de plus en plus nombreuses. Ces travaux méritent désormais d'être pris en compte dans les études consacrées en France parce qu'ils participent de l'élargissement des connaissances des pays africains et des relations nouvelles que ceux-ci entretiennent avec de nombreux autres pays européens, loin de cet unique centre auquel ils étaient rattachés bien souvent par la tradition et l'histoire.*

Romuald Fonkoua

■ RIVA SILVIA, *RULLI DI TAM-TAM DALLA TORRE DI BABELE. STORIA DELLA LETTERATURA DEL CONGO-KINSHASA*, MILANO, LED, EDIZIONI UNIVERSITARIE DI LETTERE ECONOMIA DIRITTO, 2000.

L'une des manifestations récentes de cette vitalité de la recherche africaniste en Italie trouve sa concrétisation dans le volumineux essai de Silvia Riva (462 p. index et bibliographie compris) au titre assez évocateur qu'on traduira librement par "Le Rythme du tam-tam dans la tour de Babel".

Cette "Histoire de la littérature du Congo Kinshasa" embrasse la vaste production littéraire du Congo de la période coloniale à la période contemporaine.

Le premier chapitre fait le point sur l'onomastique du pays traité, le Congo afin de justifier le sous-titre, "Congo Kinshasa", que Silvia Riva donne à son essai. Elle retrace ainsi les singularités d'un nom, Congo, qui a traversé toutes les périodes de l'histoire de pays, de la période précolo-